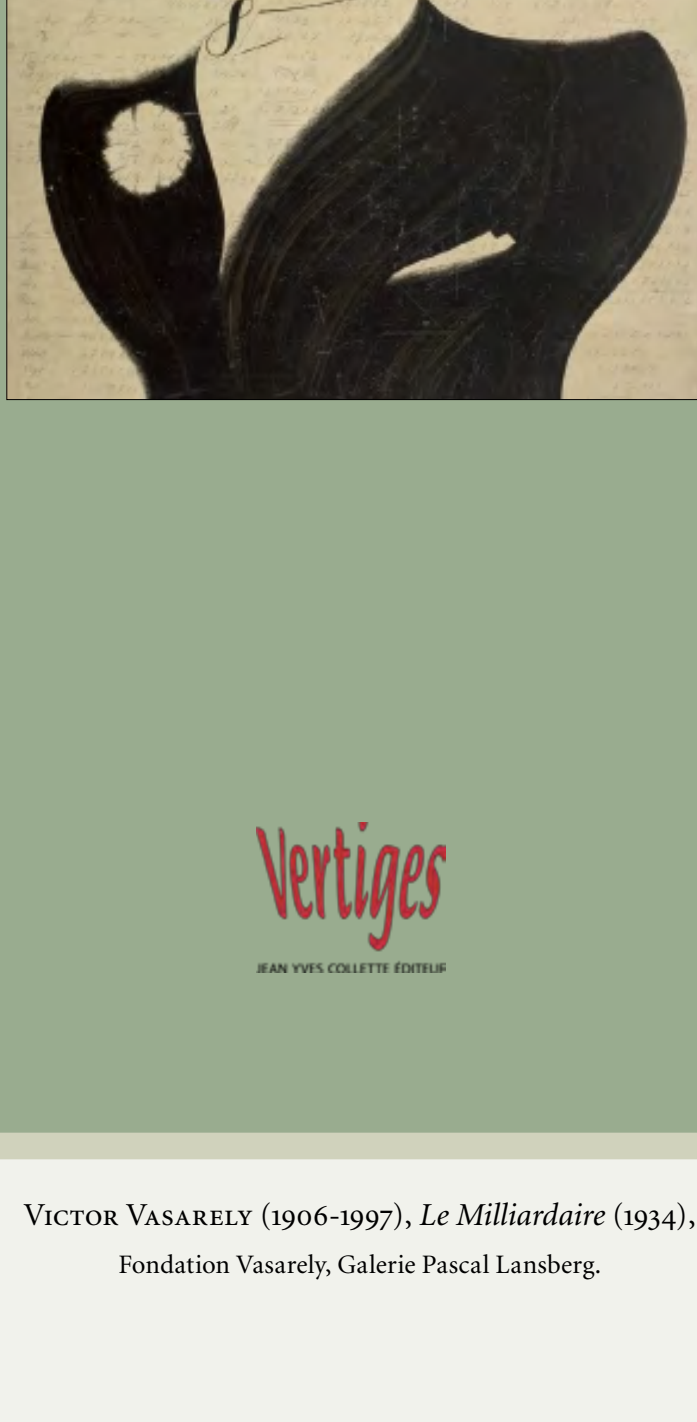
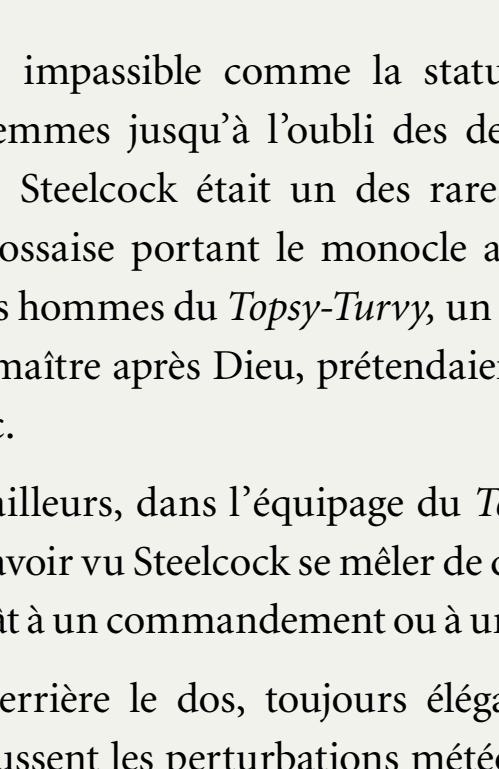


Charles-Alphonse Allais

À l'œil



VICTOR VASARELY (1906-1997), *Le Milliardaire* (1934),
Fondation Vasarely, Galerie Pascal Lansberg.



CHARLES-ALPHONSE ALLAIS (1854-1905)

AMOURS D'ESCALE

Le capitaine M^{me}Nee, plus généralement connu dans la marine écossaise sous le nom de capitaine Steelcock, était ce qu'on appelle un gaillard. Un charmant gaillard, mais un rude gaillard.

Sa taille se composait de six pieds anglais et de deux pouces de même nationalité, ce qui équivaut, dans notre cher système métrique, à deux mètres et quelques centimètres.

Fort élégant, impassible comme la statue de Nelson, aimant les femmes jusqu'à l'oubli des devoirs les plus élémentaires, Steelcock était un des rares hommes de la marine écossaise portant le monocle avec autant de parti pris. Les hommes du *Topsy-Turvy*, un joli trois-mâts dont il était maître après Dieu, prétendaient même qu'il couchait avec.

Personne, d'ailleurs, dans l'équipage du *Topsy-Turvy*, ne se souvenait avoir vu Steelcock se mêler de quoi que ce fût qui ressemblât à un commandement ou à une manœuvre.

Les mains derrière le dos, toujours météorologiquement vêtu, quelles que fussent les perturbations météorologiques, il se promenait sur le pont de son navire, avec l'air flâneur et détaché que prennent les gentlemen d'Édimbourg dans Princes Street.

Chaque fois que son second, un de ces vieux salés de Dundee pour qui la mer est sans voile et le ciel sans mystère, lui communiquait le «point», Steelcock s'efforçait de paraître prodigieusement intéressé, mais on sentait que son esprit était loin et qu'il se fichait bien des longitudes et latitudes par lesquelles on pouvait se trouver.

Ah ! oui, il était loin, l'esprit de Steelcock ! Oh ! combien loin !

Steelcock pensait aux femmes, aux femmes qu'il venait de quitter, aux femmes qu'il allait revoir, aux femmes, quoi !

Des fois, il demeurait durant des heures, appuyé sur le bastingage, à contempler la mer.

S'attendait-il à ce que, soudain, émergeât une sirène, ou ne voyait-il dans l'onde que la cruelle image de la femme ? Les flots ne symbolisent-ils pas bien – des poètes l'ont observé – les changeantes bêtes et les déconcertantes trahisons des femmes ? (Attrape, les dames* !)

* Quand l'auteur écrit ces lignes, il croyait sa petite amie dans les bras d'un autre. À l'heure qu'il est (onze heures moins vingt), il est sûr du contraire. Aussi rétracte-t-il, de grand cœur, les lignes désobligeantes ci-dessus.

Dès que la terre de destination était signalée, Steelcock cessait d'être un homme pour devenir un cyclone d'amour, un cyclone d'aspect tranquille, mais auprès duquel les pires ouragans ne sont que de bien petites brises.

Aussitôt le navire à quai, Steeple filait la voile, laissant son vieux forban de second se débrouiller avec la douane et les *ship-brokers*, et le voilà qui partait par la ville.

N'allez pas croire au moins que le distingué capitaine se jetait, tel un fauve, sur la première chair à plaisir venue, comme il s'en trouve trop, hélas ! dans les ports de mer.

Oh ! que non pas ! Steelcock aimait la femme pour la femme mais il l'aimait aussi pour l'amour, rien ne lui semblant plus délicieux que d'être aimé exclusivement, et pour soi-même.

Avec lui, du reste, ça ne traînait pas ; il aimait tant les femmes qu'il fallait bien que les femmes l'aimassent.

Les aventures venaient toutes seules à ce grand beau gars. Et puis, le monocle bien porté jouit encore d'un vif prestige dans les colonies et autres parages analogues.

Un jour pourtant, cette ridicule manie lui passa de vouloir (comme si c'était possible !) qu'une femme aimât lui tout seul.

C'était à Saint-Pierre (Martinique).

Steelcock qu'on fait connaissance de la plus délicieuse créole qu'on pût rêver.

Il faudrait arracher des plumes aux anges du bon Dieu et les tremper dans l'azur du ciel pour écrire les mots qui diraient les charmes de cette jeune femme. (Le lecteur comprendra que je m'abstienne de cette opération cruelle et peu à ma portée, pour le moment.)

Bref, Steelcock fut à même de connaître l'extase, comme si l'extase et lui avaient gardé les cochons ensemble.

C'est bête, mais c'est ainsi : les moments heureux coulant plus vite que les autres (mon Dieu, comme la vie est mal arrangée !), le moment du départ arriva, et Steelcock ne pouvait se décider à quitter l'idole.

Le *Topsy-Turvy* était en rade, paré à prendre le large, n'attendant plus que son capitaine. Steelcock enfin prit son parti.

Suprêmement, il embrassa la créole et lui mit dans la main un certain nombre de livres sterling, en s'excusant de cette brutalité, le temps lui ayant manqué pour acquérir un cadeau plus discret.

La jeune femme compta les pièces d'or et les mit dans sa poche d'un air pas autrement satisfait.

— Pensez-vous, demanda Steelcock un peu interloqué, que cette somme n'est pas suffisante (*sufficient*) ?

Et l'idole répondit, dans ce délicieux gazouillis qui sert de langage aux filles de là-bas :

— Oh si ! toi, tu es bien gentil... mais c'est ton second qui me pose un sale lapin !

Cette révélation porta un grand coup dans le cœur du capitaine. Un voile se déchira en lui, et il vit ce que c'est que les femmes, en définitive.

Dès lors, il ne chercha plus l'exclusivité dans l'amour, se contentant sagement de l'hygiène et du confortable. Quand il débarqua dans les pays, tout droit il alla chez les amoureuses professionnelles, comme on va chez le marchand de conserves et de porc salé.

Et il ne s'en trouva pas plus mal. Dernièrement il fut amené à relâcher dans une des îles Lahila (possessions luxembourgeoises).

Les îles Lahila sont réputées dans tout le Pacifique, tant pour la beauté de leur climat que pour le relâchement de leurs mœurs.

Un jeune lieutenant de vaisseau, monsieur Julien Viaud, qui s'est fait depuis une certaine notoriété sous le nom de Pierre Loti, en écrivant des récits exotiques fort bien tournés, ma foi, a composé l'Hymne national de cette contrée bénie.

Je n'en ai retenu que le refrain :

*îles Lahila ! îles Lahila !
La lahila ! atmosphère
îles Lahila ! îles Lahila !
Qu'ont toutes ces îles-là !*

Steelcock, à peine à terre, s'informa d'un bon endroit.

On lui indiqua complaisamment, derrière la ville, une avenue bordée d'élégants cottages dont les inscriptions respiraient le bon accueil et l'hospitalité bien entendue : Welcome House, Good Luck Home, Eden Villa, Pavillon Bonne Franquette.

Steelcock avait toujours eu un faible pour les dames de France. Aussi pénétra-t-il résolument dans le Pavillon Bonne Franquette.

Il y fut reçu par une ancienne dame de Bordeaux, un peu défraîchie, qui le présenta à ses pensionnaires.

Charmantes, les pensionnaires, et pleines d'enjouement.

Steelcock tomba dans les lacs d'une petite Toulonnaise, noire comme une taupe, qui aurait beaucoup gagné à être mieux peignée, mais bien gentille tout de même.

Les amoureux se retirèrent et ce qu'ils firent pendant la nuit ne regarde personne.

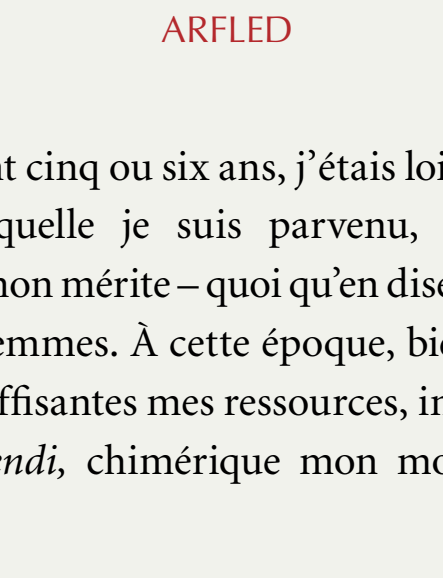
Au petit matin (vous pouvez vous reporter aux journaux de l'époque) un tremblement de terre dévasta les îles Lahila.

Le Pavillon Bonne Franquette n'échappa pas au désastre. Les dames eurent à peine le temps de s'enfuir en des costumes légers mais professionnels.

Seuls, Steelcock et sa compagne manquaient à l'appel.

On commençait à avoir des inquiétudes sérieuses sur les infortunés, quand on vit apparaître, à travers une crevasse de la maison, le capitaine couvert de plâtras, mais impassible et le monocle à l'œil.

— Dites médème, cria Steelcock à la dame de Bordeaux, envoyez-moi une autre fille ! La mienne, elle est morte !



ARFLED

Voilà seulement cinq ou six ans, j'étais loin de la position brillante à laquelle je suis parvenu, beaucoup plus d'ailleurs par mon mérite – quoi qu'en disent les imbéciles – que par les femmes. À cette époque, bien humble était ma tenue, insuffisantes mes ressources, indéliçats parfois mes *modi vivendi*, chimérique mon mobilier, illusoire mon crédit.

J'habitais alors un hôtel meublé, l'hôtel des Trois Hémisphères, sis dans le haut de la rue des Victimes.

La clientèle de cet établissement se recrutait principalement dans le monde des cirques et des *music-halls* de l'univers entier.

J'y rencontrais des hommes-serpents de Chicago, des ténors de Toulouse, des clowns de Dublin et même une charmeuse de serpents de Chatou.

J'adorais la patronne ; c'était d'ailleurs une exquise patronne, blonde, un peu trop forte, plus très jeune, mais encore très fraîche, avec des yeux qui ne demandaient qu'à rigoler.

J'aimais beaucoup moins le patron, et, pour mieux dire, je l'abhorrais.

J'étais en cela de l'avis d'Arfled.

Arfled ? qui ça, Arfled ? Comment, vous ne connaissez pas Arfled ?

Anglais, très joli garçon, souple et fort, distinction exquise, possession incomplète de la langue française, mais qu'importe quand on a la mimique pour soi ?

Situation sociale : clown au cirque Fernando.

— Arfled, lui dis-je un jour, quel drôle de nom vous avez !

Et il me raconta que, dans l'origine, il s'appelait Alfred, mais qu'un jour, ayant été découpé dans une étoffe les lettres qui composent ce nom pour les appliquer sur un costume, la femme chargée de cet ouvrage se trompa dans la disposition et les cousit ainsi : Arfled.

Ce nouveau nom lui plut beaucoup et il le garda.

Oh ! non, Arfled n'aimait pas monsieur Pionce, le patron des Trois Hémisphères.

Pourquoi ? Je ne saurais l'assurer, mais je m'en doute.

L'affection qu'il aurait pu porter au ménage Pionce s'était concentrée, je suppose, tout entière et trop exclusive sur madame Pionce.

Arfled était un garçon de goût, voilà tout.

Deux fois par jour, Arfled constituait, pour la jolie madame Pionce, un divertissement sans bornes.

Le matin, il descendait mettre sa clef au bureau de l'hôtel. Madame Pionce s'y trouvait-elle seule, alors c'était sur toute la face d'Arfled un enchantement extatique. Ses yeux reflétaient l'azur du septième ciel. Sa bouche s'arrondissait en cul-de-poule, comme le ferait une personne qui ressentirait une transportante saveur.

Et des compliments :

— Bonnjô, médème Pionnce, comment pôté-vô ? Havé-vô passé le bonne nouite ? Jamé, médème Pionnce, jamé, vô étiez plous jaôlie qu'aujôd'hui ! Bonnjô, médème, bonne appétite !

Si, à l'heure de la descente, monsieur Pionce se trouvait là, Arfled prenait une tête de dogue hargneux. Il relevait le col de son pardessus, enfonçait son chapeau sur les yeux et poussait des grognements de mauvais *bull*.

Le soir, à la rentrée, répétition exacte des scènes ci-dessus, selon que monsieur Pionce se trouvait là ou pas.

Si bien qu'au seul aspect d'Arfled, madame Pionce se sentait toute pâmée de rire.

Un matin, Arfled trouva madame Pionce en conversation avec un locataire.

— Et monsieur Pionce, disait l'homme, comment va-t-il ?

— Pas mieux, je vais envoyer chercher le médecin.

La physionomie d'Arfled se convulsa et, sur le ton du plus cruel désespoir, il s'informa :

Le baron fit mieux que de se plaindre au ministre de la Marine, ce qui eût pu entraîner quelques longueurs.

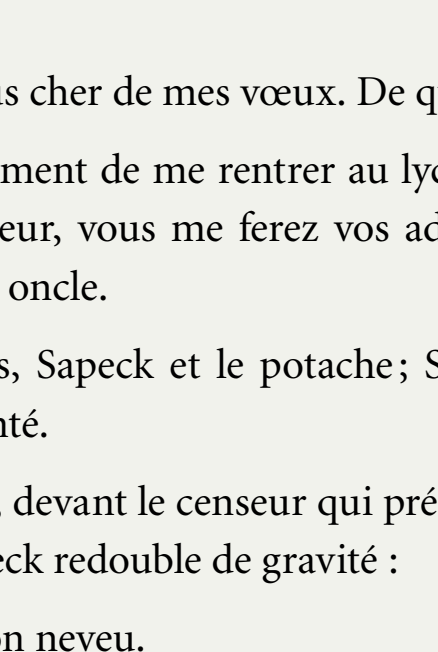
— Allons vieille canaille, dit-il au père Fabrice, combien votre pré?

— Monsieur le baron sait bien que je ne veux pas le vendre, mais puisque ça a l'air de faire plaisir à monsieur le baron, je le lui laisserai à dix mille francs, et monsieur le baron peut se vanter de faire une bonne affaire! Un pré où que les fleurs écrivent toutes seules!

Le soir même, l'essai d'anthographie du père Fabrice périssait sous la faux impitoyable du jardinier.

Maintenant, si j'ai un bon conseil à donner au baron Lagourde, qu'il n'essaye pas du même procédé pour faire une blague au père Fabrice l'année prochaine.

Le père Fabrice a pour l'opinion de ses concitoyens un mépris insondable.



LE MARIAGE MANQUÉ

Boulevard Saint-Michel, Sapeck passait un dimanche soir, lorsqu'il fut accosté par un jeune potache qui lui demanda, le képi à la main :

— Pardon, monsieur, vous plairait-il de me rendre un petit service?

— Tel est le plus cher de mes vœux. De quoi s'agit-il?

— Tout simplement de me rentrer au lycée Saint-Louis. Devant le censeur, vous me ferez vos adieux comme si vous étiez mon oncle.

Les voilà partis, Sapeck et le potache; Sapeck grave, le potache enchanté.

Dans le parloir, devant le censeur qui préside à la rentrée des élèves, Sapeck redouble de gravité :

— Bonsoir, mon neveu.

— Bonsoir, mon oncle.

— Travaille bien, mon neveu, et ne sois pas collé dimanche. Que ta devise soit celle de Tacite : *Laboremus et bene nos conduisemus*, car, comme l'a très bien fait observer Lucrèce dans un vers immortel : *Sine labore et bona conducta ad nihil advenimus*. Et surtout sois poli et convenable avec tes maîtres : *Maxima pionibus debetur reverentia*.

Le pauvre potache, pendant ce discours, semblait un peu gêné de la latinité culinaire de son oncle improvisé. Il risqua un : Bonsoir, mon oncle! timide.

Mais Sapeck ne l'entendait pas ainsi. Il venait d'apercevoir, luisant sur le gilet du lycéen, une superbe chaîne d'or.

— Comment! s'écria-t-il, petit malheureux, tu emportes ta montre au collège? Ne sais-tu donc pas qu'à Rome, à la porte de chaque école, se trouvait un fonctionnaire chargé de fouiller les petits élèves et de leur enlever les sabliers et les clepsydres qu'ils dissimulaient sous leur toge? On appelait cet homme le *scholarius detrusator*, et Salluste avait dit à cette époque : *Chronometrum juvenibus discipulis procurat distractiones*.

— Mais, mon oncle...

— Remets-moi ta montre.

Le censeur intervint :

— Remettez donc votre montre à monsieur votre oncle. D'ailleurs, vous n'en avez nul besoin au lycée.

Le potache commençait à éprouver de sérieuses inquiétudes pour son horlogerie, quand le bon Sapeck, dont le cœur est d'or, conclut avec une infinie mansuétude :

— Allons, mon enfant, garde ta montre, et qu'elle soit pour moi le symbole du temps qui passe et ne saurait se rattraper : *Fugit irreparabile tempus*.

Cette histoire de mon ami Sapeck m'est revenue au souvenir, ces jours-ci, à l'épilogue d'une aventure qui m'arriva l'année dernière, et dont le début présente quelque analogie avec la première.

Moi aussi, je fus accosté par un potache. C'était un dimanche après-midi, à la fête de Neuilly.

Comme à Sapeck, mon potache me demanda, le képi à la main :

— Pardon, monsieur, vous plairait-il de me rendre un petit service?

— Si cela ne me dérange en rien *, répondis-je poliment, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il?

* Le caractère de monsieur Alphonse Allais est tout entier dans cette phrase. (Note de l'auteur.)

— Voici, monsieur... Permettez-moi d'abord de vous présenter ma bonne amie, dont je suis éperdument amoureux.

Et il me présenta une manière de petite brune drôlichonne qui louchait un peu.

Êtes-vous comme moi? J'adore les petites brunes drôlichonnes qui louchent un peu.

Je m'inclinai.

— Je suis très désireux, reprit le potache, d'avoir le portrait de mademoiselle sur ma cheminée. Mais ma mère ne consentira jamais à laisser traîner un portrait de demoiselle sur ma cheminée. Aussi ai-je imaginé un subterfuge. Elle se fera photographe en votre compagnie, et je dirai à ma mère que c'est le portrait d'un de mes professeurs et de sa femme. Ça vous va-t-il?

Au fond, je suis bon; cela m'alla.

Nous entrâmes chez un photographe forain, qui nous livra en quelques minutes un pur chef-d'œuvre de ressemblance sur tôle, encadré richement, le tout pour 1 franc 75.

Tout dernièrement, j'ai été sur le point de me marier.

Un jour, mon ex-futur beau-père me demanda, non sans raideur :

— Au moins, avez-vous rompu définitivement?

— Rompu? fis-je. Rompu avec qui?

— Avec certaine petite brunette qui louchait un peu.

Je fouillai au plus profond de mes souvenirs. Aucun fantôme de brunette qui louche un peu.

Je niai carrément.

— Et ça? brandit mon beau-père.

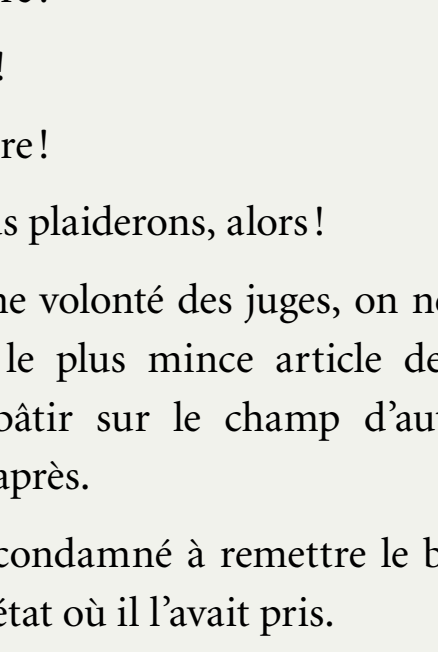
Comment s'était-il procuré le malheureux portrait, je ne le sus jamais, mais il l'avait en sa possession.

— Qu'on ait des maîtresses, disait-il, je le comprends, et même je l'admets... Mais qu'on s'affiche avec!...

Et il ne concluait même pas.

Il me refusa sa fille.

Ça m'est égal, j'ai appris depuis qu'elle avait des habitudes invétérées d'ivrognerie.



LE NOMMÉ FABRICE

— Hé! là-bas, le vieux rigolo! qu'est-ce que vous demandez?

Le vieux rigolo ainsi interpellé ne répondit pas, mais comme en proie à une indicible stupeur, il regardait les bâtiments neufs à peine terminés, une petite maisonnette en brique, les hangars, les écuries, une immense bascule destinée à peser les voitures de betteraves.

— Tout de même, fit-il, faut être bougrement effronté!

— De quoi donc, mon brave?

— Faut avei un rude toupet!

Fatigué sans doute de cette conversation, le contremaître demanda brusquement au paysan :

— Enfin, qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Qui que je sis? Vous me demandez qui que je sis? Je sis le nommé Fabrice, et je sis cheu mei, et vous n'êtes pas cheu vous!

— Comment, vous êtes chez vous?

— Je sis cheu mei, et vous allez me faire le plaisir de f... le camp, avec vos gens et toutes vos saloperies de bâtisses, et pis je vous demanderai trois mille francs de dommages et intérêts!

Sur ces entrefaites, l'architecte arrivait au chantier. La dernière phrase du vieux campagnard le fit légèrement pâler.

Si c'était vrai, pourtant, qu'on eût bâti sur son champ!

Le plus comique, c'est que la chose était parfaitement exacte.

Le pauvre architecte s'était trompé de terrain et il avait construit sur le champ du nommé Fabrice pour cinquante mille francs de bâtiments au compte d'une grande sucrerie voisine.

On allait en faire, une tête, à l'administration, quand on apprendrait ça!

L'architecte esquissa le geste habituel des architectes qui n'en mènent pas large : il se gratta la tête et le nez alternativement.

L'indignation du campagnard allait croissant :

— Je sis le nommé Fabrice, et personne n'a le droit de construire sur mon bien, personne!

— Effectivement, balbutiait l'architecte, il y a erreur, mais elle est facilement réparable... Nous allons vous donner l'autre champ, le nôtre. Il est d'égale surface, et...

— J'n'en veux point de votre champ. C'est le mien qu'il me faut. Vous n'avez pas le droit de bâtir sur mon bien, ni vous ni personne. J'vous donne huit jours pour démolir tout ça et remettre mon champ en état, et pis je demande trois mille francs de dommages et intérêts!

La discussion continua sur ce ton.

Le pauvre architecte, qui en menait de moins en moins large, s'efforçait de convaincre le nommé Fabrice. Le vieux paysan ne voulait rien savoir. Il lui fallait son champ débarrassé des saloperies de bâtisses, et, en plus, trois mille francs d'indemnité.

Le propriétaire de la sucrerie, informé de cet étrange malentendu, arriva vite et voulut transiger.

Le nommé Fabrice était buté.

On marchandait : cinq mille francs d'indemnité!

— Non, ma terre!

— Dix mille!

— Non, ma terre!

— Vingt mille!

— Non, ma terre!

— Ah zut! nous plaiderons, alors!

Malgré la bonne volonté des juges, on ne put découvrir dans le Code le plus mince article de loi autorisant un sucrier à bâtir sur le champ d'autrui, même en l'indemnisant après.

Le sucrier fut condamné à remettre le bien du nommé Fabrice dans l'état où il l'avait pris.

Les considérants du jugement blâmaient la légèreté de l'architecte, et surtout la mauvaise foi évidente et la rapacité du nommé Fabrice.

Le nommé Fabrice riait sous cape. Il alla trouver le sucrier.

— Écoutez, fit-il, je ne sis pas un méchant homme. Donnez-moi votre champ et quarante mille francs... et j'vous fous la paix.

Plus tard, le caissier raconta que le nommé Fabrice, en signant son reçu de quarante mille francs, avait murmuré :

— C'est égal, faut avei un rude toupet tout de même!

On ne sut jamais si c'était de lui qu'il voulait parler ou d'un autre.

LE PAUVRE BOUGRE ET LE BON GÉNIE

Il y avait une fois un pauvre Bougre... Tout ce qu'il y avait de plus calamiteux en fait de pauvre Bougre.

Sans relâche ni trêve, la guigne, une guigne affreusement verdâtre, s'était acharnée sur lui, une de ces guignes comme on n'en compte pas trois dans le siècle le plus fertile en guignes.

Ce matin-là, il avait réuni les sommes éparses dans les poches de son gilet.

Le tout constituait un capital de 1 franc 90 (un franc quatre-vingt-dix).

C'était la vie aujourd'hui. Mais demain? Pauvre Bougre!

Alors, ayant passé un peu d'encre sur les blanches coutures de sa redingote, il sortit, dans la fallacieuse espérance de trouver de l'ouvrage.

Cette redingote, jadis noire, avait été peu à peu transformée par le Temps, ce grand teinturier, en redingote verte, et le pauvre Bougre, de la meilleure foi du monde, disait maintenant : ma redingote verte.

Son chapeau, qui lui aussi avait été noir, était devenu rouge (apparente contradiction des choses de la Nature!)

Cette redingote verte et ce chapeau rouge se faisaient habilement valoir.

Ainsi rapprochés complémentaires, le vert était plus vert, le rouge plus rouge, et, aux yeux de bien des gens, le pauvre Bougre passait pour un original chromomaniac.

Toute la journée du pauvre Bougre se passa en chasses folles, en escaliers mille fois montés et descendus, en antichambres longuement hantées, en courses qui n'en finiront jamais. En tout cela pour pas le moindre résultat. Pauvre Bougre!

Afin d'économiser son temps et son argent, il n'avait pas déjeuné! (Ne vous apitoyez pas, c'était son habitude.)

Sur les six heures, n'en pouvant plus, le pauvre Bougre s'affala devant un guéridon de mastroquet des boulevards extérieurs.

Un bon caboulot qu'il connaissait bien, où pour quatre sous on a la meilleure absinthe du quartier.

Pour quatre sous, pouvoir se coller un peu de paradis dans la peau, comme disait feu Scribe, ô joie pour les pauvres Bougres!

Le nôtre avait à peine trempé ses lèvres dans le béatifiant liquide, qu'un étranger vint s'asseoir à la table voisine.

Le nouveau venu, d'une beauté surhumaine, contemplant avec une bienveillance infinie le pauvre Bougre en train d'engourdir sa peine à petites gorgées.

— Tu ne parais pas heureux, pauvre Bougre? fit l'étranger d'une voix si douce qu'elle semblait une musique d'anges.

— Oh non... pas des tas!

— Tu me plais beaucoup, pauvre Bougre, et je veux faire ta félicité. Je suis un bon Génie. Parle... Que te faut-il pour être parfaitement heureux?

— Je ne souhaiterais qu'une chose, bon Génie, c'est d'être assuré d'avoir cent sous par jour jusqu'à la fin de mon existence.

— Tu n'es vraiment pas exigeant, pauvre Bougre! Aussi ton souhait va-t-il être immédiatement exaucé.

Être assuré de cent sous par jour! Le pauvre Bougre rayonnait.

Le bon Génie continua :

— Seulement, comme j'ai autre chose à faire que de t'apporter tes cent sous tous les matins et que je connais le compte exact de ton existence, je vais te donner tout ça... en bloc.

Tout ça en bloc!

Apercevez-vous d'ici la tête du pauvre Bougre!

Tout ça en bloc!

Non seulement il était assuré de cent sous par jour, mais dès maintenant il allait toucher tout ça... en bloc!

Le bon Génie avait terminé son calcul mental.

— Tiens, voilà ton compte, pauvre Bougre!

Et il allongea sur la table 7 francs 50 (sept francs cinquante).

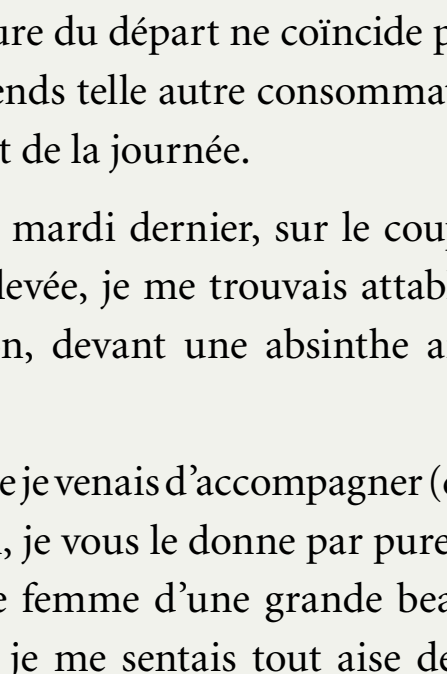
Le pauvre Bougre, à son tour, calcula le laps que représentait cette somme.

Un jour et demi!

N'avoir plus qu'un jour et demi à vivre! Pauvre Bougre!

— Bah! murmura-t-il, j'en ai vu bien d'autres!

Et, prenant gaiement son parti, il alla manger ses 7 francs 50 avec des danseuses.



LE POST-SCRIPTUM ou Une petite femme bien obéissante

Je ne sais pas ce que vous faites quand vous accompagnez un ami à la gare, après que le train est parti. Je n'en sais rien et ne tiens nullement à le savoir.

Quant à moi, je n'ai nulle honte à conter mon attitude en cette circonstance : je vais au buffet de ladite gare et demande un vermouth-cassis (très peu de cassis) pour noyer ma détesse. Car le poète l'a dit : «Partir, c'est mourir un peu.»

Au cas où l'heure du départ ne coïncide pas avec celle de l'apéritif, je prends telle autre consommation en rapport avec le moment de la journée.

C'est ainsi que mardi dernier, sur le coup de six heures et demie de relevée, je me trouvais attablé, au buffet de la gare de Lyon, devant une absinthe anisée (très peu d'anisette).

La personne que je venais d'accompagner (ce détail ne vous regarde en rien, je vous le donne par pure complaisance) était une jeune femme d'une grande beauté, mais d'un caractère! que je me sentais tout aise de voir s'en aller vers d'autres cieux.

Je n'avais pas plus tôt trempé mes lèvres dans la glauque liqueur, qu'un homme venait s'asseoir à la table voisine de la mienne.

Ce personnage commanda un amer curaçao (très peu de curaçao) et de quoi écrire.

Après s'être assuré que l'amer qu'on lui servait était bien de l'amer Michel, et le curaçao du vrai curaçao de Reichshoffen, l'homme mit la main à la plume et écrivit deux lettres.

La première, courte, d'une élaboration facile, s'enfouira bientôt dans une enveloppe qui porta cette adresse :

Monsieur le colonel I.-A. du Rabiot
Hôtel des Bains
à Pourd-sur-Alaure.

La seconde lettre coûta plus d'efforts que la première.

Certains alinéas coulaient de sa plume, rapides, cursifs, tout faits. D'autres phrases n'arrivaient qu'au prix de mille peines.

Deux ou trois fois, il déchira la lettre et la recommença.

À un moment, je vis le pauvre personnage écraser, du bout de son doigt, une larme qui lui perlait aux cils.

Cet homme évidemment écrivait à l'aimée. (Les femmes sauront-elles jamais le mal qu'elles nous font?)

Tout prend fin ici-bas, même les lettres d'amour. Quand les quatre pages furent noircies de fond en comble, l'homme les enferma, comme à regret, dans une enveloppe sur laquelle il écrivit cette suscription :

Madame Louise du R...
Poste restante
à Pourd-sur-Alaure.

— Garçon, commanda-t-il alors d'une voix forte, deux timbres de trois sous!

— Voilà, monsieur, répondit le garçon.

Jusqu'à présent, la physionomie du monsieur avait présenté toute l'extériorité de l'abattement mélancholieux. Soudain, une flambée furibarde illumina sa face.

D'un doigt rageur, il déchira l'enveloppe de madame Louise du R... et ajouta à la lettre un petit post-scriptum certainement pas piqué des hannetons.

Ce post-scriptum ne comportait que deux lignes, mais deux lignes, à n'en pas douter, bien tapées.

— Attrape, ma vieille!

Je commençais à m'intéresser fort à cette petite comédie, facile à débrouiller d'ailleurs.

L'homme était évidemment l'ami du colonel I.-A. du Rabiot et l'amant de la colonelle Louise.

Le colonel, je l'apercevais comme une manière de Ramollot soignant ses douleurs aux bains de Pourd-sur-Alaure.

Quant à Louise, je l'aimais déjà tout bêtement.

— Garçon, commandai-je alors d'une voix forte, l'indicateur!

— Voilà, monsieur, répondit le garçon.

Il y avait un train à 7 h 40 pour Pourd-sur-Alaure.

Le temps de manger un morceau sur le pouce, et je pris mon billet.

Pourd-sur-Alaure est une petite station thermale encore assez peu connue, mais charmante, et située, comme dit le prospectus, dans des environs merveilleux.

J'arrivai vers minuit, et me fis conduire à l'hôtel des Bains.

Je rêvai de Louise, et la matinée me sembla longue.

Enfin la cloche sonna pour le déjeuner. Mon cœur battit plus fort que la cloche : j'allais voir Louise, celle qui méritait des lettres si tendres et des post-scriptum si courroucés.

Et je la vis.

Petite, toute jeune, très forte, d'un blond! pas extraordinairement jolie, mais juteuse en diable! Louise abondait en plein dans mon idéal de ce jour.

Elle lisait, en attendant le colonel, une lettre que je reconnus. Au post-scriptum, elle eut un sourire, un drôle de sourire, et enfouit sa lettre dans sa poche.

Le colonel, traînant la patte, arrivait à son tour.

— J'ai reçu un mot d'Alfred, dit-il.

— Ah!

— Oui, il te dit bien des choses.

— Ah!

Et toute la grasse petite personne de Louise fut secouée d'un long frisson de rire fou et muet.

Elle s'aperçut que je la dévorais des yeux, et n'en parut pas autrement fâchée.

Au dessert, nous étions les meilleurs amis du monde.

L'après-midi ne fit qu'accroître notre mutuelle sympathie.

Le dîner resserra nos liens.

La soirée au Casino fut définitive.

Sur le coup de dix heures, elle me demanda simplement :

— Quel est le numéro de votre chambre à l'hôtel?

— Dix-sept.

— Filez... Dans cinq minutes je suis à vous.

Au bout de cinq minutes, elle arrivait.

— Mais votre mari? ... fis-je timidement.

— Ne vous occupez pas de mon mari, il joue au *whist*. Vous savez ce que ça veut dire *whist* en anglais?

— Silence.

— Précisément! Eh bien, taisez-vous et faites comme moi!

En un tour de main, elle se défit de ses atours.

En un second tour de main, elle se glissa, rose couleuvre, emmy les blancs linoux. En un troisième tour de main, si j'ose m'exprimer ainsi, elle me prodigua ses suprêmes faveurs.

Une ligne de points, s.v.p.

.....

Quand nous eûmes fini de rire, nous causâmes.

— Et Alfred! demandai-je, sarcastique.

— Vous connaissez donc Alfred? fit-elle, un peu étonnée.

— Pas du tout, je sais seulement qu'il vous a écrit hier... surtout un post-scriptum!

— Ah! oui, un post-scriptum!... Eh bien, il a raté une belle occasion de se tenir tranquille, celui-là, avec son post-scriptum! Voulez-vous le lire, son post-scriptum?

— Volontiers.

Voici ce que disait le post-scriptum :

P.S. — Et puis, au fait, je suis bien bête de me faire tant de peine pour toi! Va donc te faire f...!

Ce dernier mot en toutes lettres.

LE TRUC DE LA FAMILLE

Je n'ai jamais songé à prétendre que le célibat ne comportât point mille avantages particuliers dont la nomenclature m'entraînerait trop loin.

Mais à côté de ces profits, que de petites misères inévitables, que d'infériorités morales, que de consternants déboires!

Vous avez beau dire, il est cent prouesses défendues à un garçon, lesquelles ne sont que jeux d'enfant pour une famille.

J'ai assisté ces jours-ci à toute une petite comédie qui m'a littéralement ravi et qui – l'avouerai-je? – m'a fort incité à convoler et à procréer.

Arrivé un peu en retard, je trouvai le train à peu près bondé. Comme mon trajet était un peu long, mon nez devint plus long encore, à l'idée de plus un bon coin de reste.

Mon attention fut vite attirée par deux jeunes enfants, un garçon et une fille, menant grand tapage de trompettes à la portière d'un wagon.

Derrière eux, debout, une femme dépoitraillée plus que de raison allaitait un nouveau-né qui piaillait comme un jeune démon.

Un monsieur – le père, évidemment, et le mari – se tenait dans le fond, fumant sa pipe à rendre la locomotive jalouse.

Mon parti fut vite pris, tant m'avait charmé ce joli tableau de famille. Je pénétrai.

Dire que je fus reçu par un sourire unanime serait une évidente exagération. Au contraire, mon arrivée détermina sur toutes ces faces un hideux rictus de mécontentement.

Un coup de sifflet et nous voilà partis.

Alors, changement à vue.

La père remet sa pipe dans son étui.

La maman remmaillote le gosse, le pose soigneusement dans le filet aux bagages et remet un peu d'ordre dans l'économie de son corsage.

Les deux aînés abandonnent leur trompette et se collent dans un coin, bien sages.

Tout ce monde s'endort, sauf moi, émerveillé de ce rapide apaisement.

L'apaisement dura jusqu'à l'approche de la prochaine station.

À ce moment, nouveau changement à vue et reprise des hostilités.

La pipe, la maman dépoitraillée, le tout-petit qui gueule, les gosses qui soufflent dans leurs trompettes.

Et puis le train repart. Paix, silence, sommeil.

Il en fut ainsi à chaque station jusqu'à Bruxelles, où je me rendais, en compagnie fortuite de ces gens.

Je vous prie de croire que pas un voyageur n'eut l'idée d'envahir notre compartiment.

Et je pensai que – peut-être bien – le monsieur à la pipe s'était marié et avait créé des enfants dans l'unique but d'éloigner de son wagon, quand il voyagerait, les intrus.

LOUFOQUERIE

Cet homme me contemplait avec une telle insistance que je commençais à en prendre rage. Pour un peu, je lui aurais envoyé une bonne paire de soufflets sur la physionomie, sans préjudice pour un coup de pied dans les gencives.

— Quand vous aurez fini de me regarder, espèce d'imbécile? fis-je au comble de l'ire.

Mais lui se leva, vint à moi, prit mes mains avec toutes les marques de l'allégresse affectueuse.

— Est-ce bien toi qui me parles ainsi? dit-il.

Je ne le reconnaissais pas du tout.

Il se nomma : Edmond Tirouard.

— Comment, m'exclamai-je, c'est toi, mon pauvre Tirouard! Je ne te remettais pas. Mais pardon, si j'ose, n'étais-tu point dans le temps blond avec des yeux bleus?

— C'est juste, je me suis fait teindre les cheveux et les yeux! Suis-je pas mieux en brun?

Ce pauvre Tirouard, j'étais si content de le revoir! Depuis le temps!

Et nous égrenâmes les souvenirs du passé.

Et Machin? Et Untel? Et Chose? Hélas! que de disparus!

Tirouard et moi, nous étions dans la même classe au collège. Je ne me rappelle pas bien lequel de nous deux était le plus flemmard, mais ce qu'on rigolait!

Il mettait au pillage la maison de son père qui était quinquaiiller et nous apportait chaque matin mille petits objets utiles ou agréables : des couteaux, des vis, des cadenas, des aimants (j'adorais les aimants).

Moi, en ma qualité de fils de pharmacien, je gorgeais mes camarades d'un tas de cochonneries : des pâtes pectorales, des dattes. Entre-temps j'apportais des seringues en verre (ô joie!) et des suspensoirs qu'on transformait en frondes.

Un jour – mon Dieu! ai-je ri ce jour-là! – j'arrivai muni d'une boîte de biscuits dont chacun recelait, si j'ai bonne mémoire, soixante-quinze centigrammes de scammonée.

Toute la classe ne fit qu'une bouchée de ces friandises traîtresses, mais c'est une heure après qu'il fallait voir les faces livides de mes petits camarades ! Mon Dieu ! ai-je ri !

Ah ! ce jour-là, le niveau des études ne monta pas beaucoup dans notre classe !

Comme c'est loin, tout ça !

Et avec Tirouard, nous nous remémorions tous ces vieux temps disparus.

— Te rappelles-tu mon expérience de parachute ?

Si je me rappelais son parachute !

Un jeudi, dans l'après-midi, Tirouard nous avait tous conviés à une expérience due à son ingéniosité.

Il avait attaché un panier au bec d'un vieux parapluie rouge, inséré un chat dans le panier, et lâché le tout au gré de la brise.

Le gré de la brise balançait l'appareil dans les airs pendant de longues heures. Toute la ville était sens dessus dessous.

La tante de Tirouard, qui adorait son chat et n'avait jamais rêvé pour lui une telle destinée, poussait des clameurs à fendre des pierres précieuses.

Finalement, l'appareil alla s'accrocher au coq du clocher, et il ne fallut pas moins d'un caporal de pompiers pour aller délivrer le minet aérien.

— Et maintenant, demandais-je à Tirouard, que fais-tu ?

— Je ne fais rien, mon ami, je suis riche.

Et Tirouard voulut bien me conter son existence, une existence auprès de laquelle l'Odyssée du vieil Homère ne semblerait qu'un pâle récit de feu de cheminée.

Quelques traits saillants du récit de Tirouard donneront à ma clientèle une idée de l'originalité de mon ami.

Certaines entreprises malheureuses (entre autres la Poissonnerie continentale – laissée pour compte des grands poissonniers de Paris) déterminèrent Tirouard à s'expatrier.

Son commerce de pacotilles ne réussit guère mieux.

Jeune encore, d'une nature frivole et brouillonne, il ne regardait pas toujours si les marchandises qu'il importait s'adaptaient bien aux besoins des pays destinataires.

Il lui arriva, par exemple, d'importer des éventails japonais au Spitzberg et des bassinoires au Congo.

Dégoûté du commerce, il partit au Canada dans le but de faire de la haute banque. De mauvais jours luièrent pour lui, et il se vit contraint, afin de gagner sa vie, d'embrasser la profession de scaphandrier.

Les scaphandriers étaient fortement exploités à cette époque. Tirouard les réunit en syndicat et organisa la grève générale des scaphandriers du Saint-Laurent.

Fait assez curieux dans l'histoire des grèves, ces braves travailleurs ne demandaient ni augmentation de salaire ni diminution de travail.

Tout ce qu'ils exigeaient, c'était le droit absolu de ne pas travailler par les temps de pluie.

Ajoutons qu'ils eurent vite gain de cause.

Tirouard s'occupa dès lors du dressage de toutes sortes de bêtes. Le succès couronna ses efforts.

Tirouard dressa la totalité des animaux de la création, depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

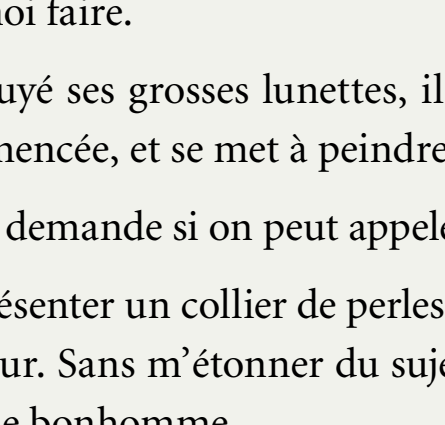
Mais ce fut surtout dans le dressage de la sardine à l'huile qu'il dépassa tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour.

Rien n'était plus intéressant que de voir ces intelligentes petites créatures évoluer, tourner, faire mille grâces dans leur aquarium.

Le travail se terminait par le chœur des soldats de Faust chanté par les sardines, après quoi elles venaient d'elles-mêmes se ranger dans leur boîte d'où elles ne bougeaient point jusqu'à la représentation du lendemain.

À présent, Tirouard, riche et officier d'académie, goûte un repos qu'il a bien mérité.

J'ai visité hier son merveilleux hôtel de l'impasse Guelma, où j'ai particulièrement admiré les jardins suspendus qu'il a fait venir de Babylone à grands frais.



NATURE MORTE

Vous avez peut-être remarqué, au Salon de cette année, un petit tableau, à peu près grand comme une feuille, lequel représente tout simplement une boîte à sardines sur un coin de table.

Non pas une boîte pleine de sardines, mais une boîte vide, dans laquelle stagne un restant d'huile, une pauvre boîte prochainement vouée à la poubelle.

Malgré le peu d'intérêt du sujet, on ne peut pas, dès qu'on a aperçu ce tableautin, s'en détacher indifférent.

L'exécution en est tellement parfaite qu'on se sent cloué à cette contemplation avec le rire d'un enfant devant quelque merveilleux joujou. Le zinc avec sa luisance grasse, le fond huileux de la boîte reflétant onctueusement le couvercle déchiqueté, c'est tellement ça !

Les curieux qui consultent le livret apprennent que l'auteur de cette étrange merveille est monsieur Van der Houlen, né à Haarlem, et qui eut une mention honorable en 1831.

Une mention honorable en 1831 ! Monsieur Van der Houlen n'est pas tout à fait un jeune homme.

Très intrigué, j'ai voulu connaître ce curieux peintre et, pas plus tard qu'hier, je me suis rendu chez lui.

C'est là-bas, au diable, derrière la butte Montmartre, dans un grand hangar où remisent de très vieilles voitures et dont l'artiste occupe le grenier.

Un vaste grenier inondé de lumière, tout rempli de toiles terminées ; dans un coin, une manière de petite chambre à coucher. Le tout d'une irréprochable propreté.

Tous les tableaux sans exception représentent des natures mortes, mais d'un rendu si parfait, qu'en comparaison, les Vollon, les Bail et les Desgoffe ne sont que de tout petits garçons.

Le père Houlen, comme l'appellent ses voisins, était en train de faire son ménage, minutieusement.

C'est un petit vieux, en grande redingote autrefois noire, mais actuellement plutôt verte. Une grande casquette hollandaise est enfoncée sur ses cheveux d'argent.

Dès les premiers mots, je suis plongé dans une profonde stupeur. Impossible d'imaginer plus de naïveté, de candeur et même d'ignorance. Il ne sait rien de ce qui touche l'art et les artistes.

Comme je lui demande quelques renseignements sur sa manière de procéder, il ouvre de grands yeux et, dans l'impossibilité de formuler quoi que ce soit, il me dit :

— Regardez-moi faire.

Ayant bien essayé ses grosses lunettes, il s'assied devant une toile commencée, et se met à peindre.

Peindre ! je me demande si on peut appeler ça peindre.

Il s'agit de représenter un collier de perles enroulé autour d'un hareng saur. Sans m'étonner du sujet, je contemple attentivement le bonhomme.

Armé de petits pinceaux très fins, avec une incroyable sûreté d'œil et de patte et une rapidité de travail vertigineuse, il procède par petites taches microscopiques qu'il juxtapose sans jamais revenir sur une touche précédente.

Jamais, jamais il n'interrompt son ouvrage de patience pour se reculer et juger de l'effet. Sans s'arrêter, il travaille comme un forçat méticuleux.

Le seul mot qu'il finisse par trouver à propos de son art, c'est celui-ci :

— La grande affaire, voyez-vous, c'est d'avoir des pinceaux bien propres.

Le soir montait. Méthodiquement, il rangea ses ustensiles, nettoya sa palette et jeta un regard circulaire chez lui pour s'assurer que tout était bien en ordre.

Nous sortîmes.

Quelques petits verres de curaçao (il adore le curaçao) lui délièrent la langue.

Comme je m'étonnais qu'avec sa grande facilité de travail il n'eût envoyé au Salon que le petit tableau dont j'ai parlé, il me répondit avec une grande tristesse :

— J'ai perdu toute mon année, cette année.

Et alors il me raconta la plus étrange histoire que j'entendis jamais.

De temps en temps, je le regardais attentivement, voulant m'assurer qu'il ne se moquait pas de moi, mais sa vieille honnête figure de vieillard navré répondait de sa bonne foi.

Il y a un an, un vieil amateur hollandais, fixé à Paris, lui commanda, en qualité de compatriote, un tableau représentant un dessus de cheminée avec une admirable pendule en ivoire sculpté, une merveille unique au monde.

Au bout d'un mois, c'était fini. L'amateur était enchanté, quand tout à coup sa figure se rembrunit :

— C'est très bien, mais il y a quelque chose qui n'est pas à sa place.

— Quoi donc ?

— Les aiguilles de la pendule.

Van der Houlen rougit. Lui si exact s'était trompé.

En effet, dans l'original, la petite aiguille était sur quatre heures et la grande sur midi, tandis que dans le tableau, la petite était entre trois et quatre heures, et la grande sur six heures.

— Ce n'est rien, balbutia le vieil artiste, je vais corriger ça.

Et, pour la première fois, il revint sur une chose faite.

À partir de ce moment, commença une existence de torture et d'exaspération. Lui, jusqu'à présent si sûr de lui-même, ne pouvait pas arriver à mettre en place ces sacrées aiguilles.

Il les regardait bien avant de commencer, voyait bien leur situation exacte et se mettait à peindre. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était en train que, crac ! il s'apercevait qu'il s'était encore trompé.

Et il ajoutait :

— À quoi dois-je attribuer cette erreur ? Si je croyais aux sorts, je dirais qu'on m'en a jeté un. Ah ! ces aiguilles, surtout la grande !

Et depuis un an, ce pauvre vieux travaille à sa pendule, car l'amateur ne veut prendre livraison de l'œuvre et la payer, que lorsque les aiguilles seront exactement comme dans l'original.

Le désespoir du bonhomme était si profond que je compris l'inutilité absolue de toute explication.

Comme un homme et le quittai dans le petit cabaret où nous étions.

Au bout d'une vingtaine de pas, je m'aperçus que j'avais oublié mon parapluie. Je revins.

Mon vieux, attablé devant un nouveau curaçao, était en proie à un accès d'hilarité si vive qu'il ne me vit pas entrer.

Littéralement, il se tordait de rire.

Tout penaud, je m'éloignai en murmurant :

— Vieux fumiste, va !

PÊTE-SEC

— Ton ami Pète-Sec commence à devenir rudement rasant, affirma Trucquard en se jetant tout habillé sur son lit.

Rien n'était plus vrai : ce terrible Pète-Sec, lequel d'ailleurs n'avait jamais été mon ami, commençait à devenir rudement rasant.

De son vrai nom, il s'appelait Anatole Duveau et était le fils de monsieur Duveau et Cie, soieries en gros (ancienne maison Hondirect, Duveau et Cie), rue Vivienne à Paris.

Pour le moment, il exerçait les fonctions de sous-lieutenant de réserve dans la compagnie où j'évoluais, pour ma part, en qualité de réserviste de deuxième classe (ce n'est pas la capacité qui m'a manqué pour arriver, mais bien la conduite).

Dès le premier jour, ce Duveau mérita son sobriquet de Pète-Sec et fut notre bête noire à tous.

Alors que les officiers de l'active se conduisaient à notre égard comme les meilleurs bougres de la terre, lui, Pète-Sec, faisait une mousse de tous les diables et un zèle dont la meilleure part consistait à nous submerger de consigne, salle de police et autres apanages.

Ah ! le cochon !

Comme nous n'étions pas venus, en somme, à Lisieux pour coucher à la boîte, nous résolûmes, quelques réservistes et moi, de mettre un frein à l'ardeur de ce soyeux en délire, et notre procédé mérite vraiment qu'on le relate ici.

Le colonel, ou plutôt le lieutenant-colonel, car la garnison de Lisieux ne comporte que le 4^e bataillon et le dépôt, avait autorisé à coucher en ville tous les réservistes mariés et accompagnés de leur épouse.

Bien que célibataire à cette époque (et encore maintenant, d'ailleurs), je déclarai effrontément être consort et j'obtins mon autorisation.

Inutile d'ajouter qu'une foule de garçons dans mon cas agirent comme moi, et si la Société des lits militaires avait tant soit peu de cœur, elle nous enverrait un joli bronze en signe de gratitude.

Le brave lieutenant-colonel avait ajouté au rapport que les réservistes couchant en ville devaient réintégrer leurs logements aussitôt après la retraite sonnée.

Cette dernière clause, bien entendu, resta pour nous lettre morte.

L'exercice fini, on rentra chez soi se livrer à des soins de propreté, après quoi on dînait. Et puis on tâchait vaguement de tuer la soirée au concert du café Dubois ou à l'Alcazar (!) de la rue Petite-Couture.

D'autres se rendaient en des logis infâmes de la rue du Moulin-à-Tan, mais si c'est de la sorte que ces gaillards-là se préparaient à reprendre l'Alsace et la Lorraine, alors macache ! comme on dit en style militaire.

Au commencement, tout alla bien : des officiers nous coudoyaient, nous reconnaissaient et nous laissaient parfaitement tranquilles. Mais voilà-t-il pas qu'un soir le terrible sous-lieutenant Pète-Sec s'avisa de faire un tour au concert.

Ce fut dès lors une autre paire de manches. Nous ayant aperçus dans la salle, il nous invita, sans courtoisie apparente, à rompre immédiatement si nous ne voulions pas attraper quatre jours.

Cette perspective décida de notre attitude : nous rompîmes.

Mais nous rompîmes la rage au cœur, et bien décidés à tirer de Pète-Sec une éclatante vengeance.

Laquelle ne se fit pas attendre.

Quarante-huit heures après cette humiliation, voici ce qui se passait au café Dubois, sur le coup de neuf heures et demie.

questions administratives auxquelles elle répondait sans bonne grâce.

Mais la nuque transmettait toujours.

À la porte du bureau, mon ami Lenfileur s' impatientait. (Sa petite jument a beaucoup de sang.)

Je m'en allai.

Ce serait me méconnaître étrangement, en ne devinant point que le lendemain matin, à la première heure, je me présentais au bureau de poste.

Elle y était, la belle rousse, et seule.

Cette fois, elle fut bien forcée de me montrer son visage. Je ne m'en plaignis pas, car il était digne de la nuque.

Et des yeux noirs, avec ça, immenses. (Oh ! les yeux noirs des rousses !)

J'achetai des timbres, j'envoyai des dépêches, je m'enquis de l'heure des distributions ; bref, pendant un bon quart d'heure, je jouai au naturel mon rôle d'idiot passionné.

Elle me répondait tranquillement, et même, avec un air de petite femme bien gentille et bien raisonnable.

Et j'y revins tous les jours, et même deux fois par jour, car j'avais fini par connaître ses heures de service, et je me gardais bien de manquer ce rendez-vous, que j'étais le seul, hélas ! à me donner.

Pour rendre vraisemblables mes visites, j'écrivais des lettres à mes amis, à des indifférents. J'envoyai notamment quelques dépêches à des personnes qui me crurent certainement frappé d'aliénation.

Jamais de ma vie je ne m'étais livré à une telle orgie de correspondance.

Et chaque jour, je me disais : « C'est pour cette fois ; je vais lui parler ! »

Mais, chaque jour, son air sérieux me glaçait et au lieu de lui dire : « Mademoiselle, je vous aime ! » je me bornais à lui balbutier : « Un timbre de trois sous, s'il vous plaît, mademoiselle ! »

La situation devenait intolérable.

Comme ma villégiature tirait à sa fin, je résolus d'incendier mes vaisseaux, et de risquer le tout pour le tout.

J'entrai au bureau et voici la dépêche que j'envoyai à un de mes amis :

*Coquelin Cadet, 17, boulevard Haussmann, Paris.
Je suis éperdument amoureux de la petite
télégraphiste rousse de Baisemoy-en-Cort.*

Je m'attendais, pour le moins, à voir se roser son inoubliable peau blanche.

Eh bien, pas du tout !

De son air le plus posé, elle me dit ces simples mots :

— Quatre-vingt-quinze centimes.

Totalement affalé par ce calme impérial, je me fouillai (sans jeu de mots) pour solder ma dépêche.

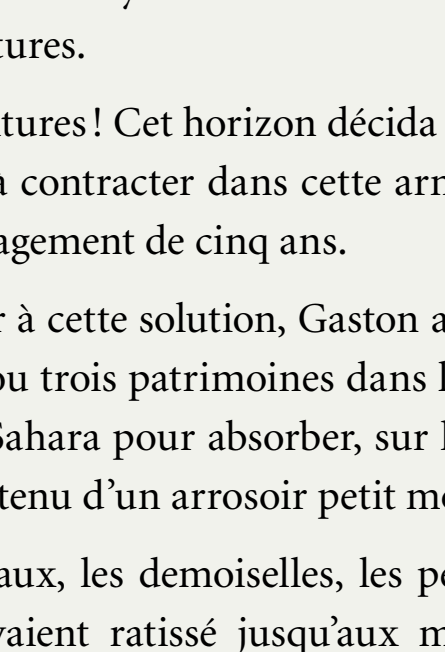
Pas un sou de monnaie dans ma poche. Alors je tirai de mon portefeuille un billet de mille francs.

La jeune fille le prit, l'examina soigneusement, le palpa...

L'examen fut sans doute favorable, car sa physionomie se détendit brusquement en un joli sourire qui découvrit les plus affriolantes quenottes de la création.

Et puis, sur un ton bien parisien, et même bien neuvième arrondissement, elle me demanda :

— Faut-il rendre la monnaie, monsieur ?



ROYAL-CAMBOUIS

Il est de bon goût dans l'armée française de blaguer le train des équipages. Très au-dessus de ces brocards, les bons tringlots laissent dire, sachant bien, qu'en somme, c'est seulement au Royal-Cambouis où tout le monde a chevaux et voitures.

Chevaux et voitures ! Cet horizon décida le jeune Gaston de Puyrâteau à contracter dans cette arme, qu'il jugeait d'élite, un engagement de cinq ans.

Avant d'arriver à cette solution, Gaston avait cru bon de dévorer deux ou trois patrimoines dans le laps de temps qu'emploie le Sahara pour absorber, sur le coup de midi et demi, le contenu d'un arrosoir petit modèle.

Le jeu, les tuyaux, les dimoiseselles, les petites fêtes et la grande fête avaient ratisé jusqu'aux moelles le jeune Puyrâteau. Mais c'est gaîment tout de même et sans regrets qu'il « rejoignit » le 112^e régiment du train des équipages à Vernon.

Un philosophe optimiste, ce Gaston, avec cette devise : « La vie est comme on la fait ».

Et il se chargeait de la faire drôle sa vie, drôle sans relâche, drôle quand même.

Adorant les voitures, raffolant des chevaux, Puyrâteau n'eût aucun mérite à devenir la crème des tringlots.

Son habileté proverbiale tint vite de la légende : il eût fait passer le plus copieux convoi par le trou d'une aiguille sans en effleurer les parois.

Vernon s'entoure de charmants paysages, mais personnellement c'est un assez fâcheux port de mer. Pour ne citer qu'un détail, ça manque de femmes, ô combien ! De femmes dignes de ce nom, vous me comprenez ?

Entre la basse débauche et l'adultère, Gaston de Puyrâteau n'hésita pas une seconde : il choisit les deux.

Il aima successivement des marchandes d'amour tarifé, des charcutières sentimentales, le tout sans préjudice pour deux ou trois épouses de fonctionnaires et une femme colosse de la foire. Ajoutons que cette dernière passion demeura platonique et fut désastreuse pour la carrière du jeune et brillant tringlot.

La belle Ardennaise était-elle vraiment la plus jolie femme du siècle, comme le déclarait l'enseigne de sa baraque ? Je ne saurais l'affirmer, mais elle en était sûrement l'une des plus volumineuses...

Son petit mollet aurait pu servir de cuisse à plus d'une jolie femme ; quant à sa cuisse, seule une chaîne d'arpenteur aurait pu en évaluer les suggestifs contours.

Sa toilette se composait d'une robe en peluche chaudron qui s'harmonisait divinément avec une toque de velours écarlate. Exquis, vous dis-je !

Et voilà-t'il pas que cet idiot de Gaston se mit à devenir amoureux, amoureux comme une brute de la belle Ardennaise !

Mais la belle Ardennaise ne pesait pas tant de kilos pour être une femme légère et Puyrâteau en fut pour ses frais de tendresse et ses effets de dolman numéro 1.

Ce serait mal connaître Puyrâteau que de le croire capable d'accepter une aussi humiliante défaite.

Il s'assura que la belle Ardennaise couchait seule dans sa roulotte, le barnum et sa femme dormant dans une autre roulotte.

Le dessin de Gaston était d'une simplicité biblique.

Par une nuit sombre, aidé de Plumard, son dévoué brosseur, il arriva sur le champ de foire, lequel n'était troublé que par les vagues rugissements de fauves mélancholieux.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il attela à la roulotte de la grosse dame deux chevaux appartenant au gouvernement français, déchaîna les roues, fit sauter les cales...

Et les voilà partis à grande allure vers la campagne endormie.

Rien d'abord ne révéla, dans la voiture, la présence d'âme qui vive.

Mais bientôt, les dernières maisons franchies, une fenêtre s'ouvrit pour donner passage à une grosse voix rauque, coutumière des ordres brefs, qui poussa un formidable : Halte !

Les bons chevaux s'arrêtèrent docilement, et Puyrâteau se déguisa immédiatement en tringlot qui n'en mène pas large.

La grosse voix rauque sortait d'un gosier bien connu à Vernon, le gosier du commandant baron Leboult de Montmachin.

Prenant vite son parti, Puyrâteau s'approcha de la fenêtre, son képi à la main.

À la pâle clarté des étoiles, le commandant reconnut le brigadier :

— Ah ! c'est vous, Puyrâteau ?

— Mon Dieu, oui, mon commandant !

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Mon Dieu, mon commandant, je vais vous dire : me sentant un peu mal à la tête, j'ai pensé qu'un petit tour à la campagne !...

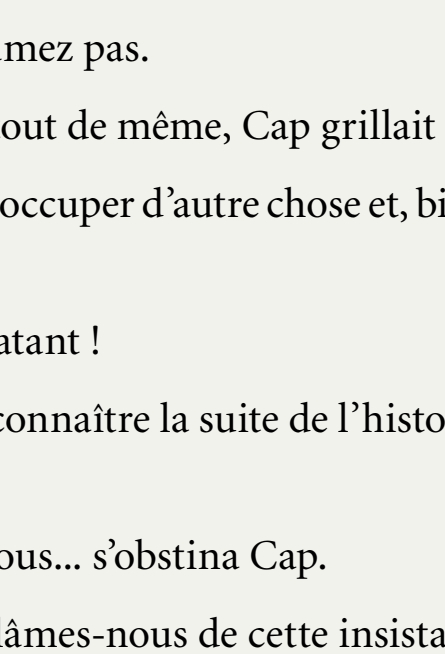
Pendant cette conversation un peu pénible des deux côtés, le commandant réparait sa toilette actuellement sans prestige.

La belle Ardennaise proférait contre Gaston des propos pleins de trivialité discourtoise.

— Vous allez me faire l'amitié, Puyrâteau, conclut le commandant Leboult de Montmachin, de reconduire cette voiture où vous l'avez prise... Nous recauserons de cette affaire-là demain matin.

Inutile d'ajouter que ces messieurs ne reparlèrent jamais de cette affaire-là, mais Puyrâteau n'éprouva aucune surprise, au départ de la classe, de ne pas se voir promu maréchal des logis.

Et il le regretta bien vivement, car s'étant toujours piqué d'être dans le train, il espérait y fournir une carrière honorable.



SUGGESTION

À ce moment le *captain* Cap crut devoir prendre un air mystérieux. Et comme, en nos yeux, s'allumait la luisance de l'anxiété :

— Ne m'en blâmez pas, dit le *captain*, je ne dirai rien de plus. Mon ORDRE me le défend !

Le *captain* Cap appartient à un Ordre bien extraordinaire et d'une commodité à nulle autre seconde.

À toute proposition qui lui répugne le moins du monde, le *captain* Cap objecte froidement :

— Je regrette beaucoup, mon cher ami, mais mon ORDRE me le défend !

Et il ajoute avec un sourire de lui seul acquis :

— Ne m'en blâmez pas.

Cependant et tout de même, Cap grillait de parler.

On affecta de s'occuper d'autre chose et, bientôt, le *captain* dit :

— Un sujet épatant !

À seule fin de connaître la suite de l'histoire, nul de nous ne sourcilla.

— Imaginez-vous... s'obstina Cap.

Ennuyés semblâmes-nous de cette insistance.

Alors Cap lâcha ses écluses.

Il s'agissait d'une petite bonne femme épatante. On l'endormait comme ça, là, v'lan ! Et ça y était ! Un sujet épatant, je vous dis !

Une fois endormie, elle n'était plus qu'un outil de cire molle entre les doigts de votre volition.

Si on voulait, on irait ce soir.

On y alla.

Cap prit dans ses rudes mains d'homme de mer les maigres menottes de la petite bergère montmartroise.

Un, deux, trois... Elle dort.

Alors Cap sortit de sa poche une pomme de terre crue et une goyave.

Ayant pelé l'une et l'autre, et présentant au sujet un morceau de pomme de terre crue, il dit d'une voix forte où trépidait la suggestion :

— Mangez cela, c'est de la goyave !

L'enfant n'eût pas plus tôt mastiqué une parcelle du tubercule qu'elle en manifesta un grand dégoût. Et même elle le cracha, grimaceuse en diable.

Un sourire sur les lèvres, Cap changea d'expérience.

Ce fut la goyave qu'il présenta à la jeune personne, en lui disant d'une voix non moins forte :

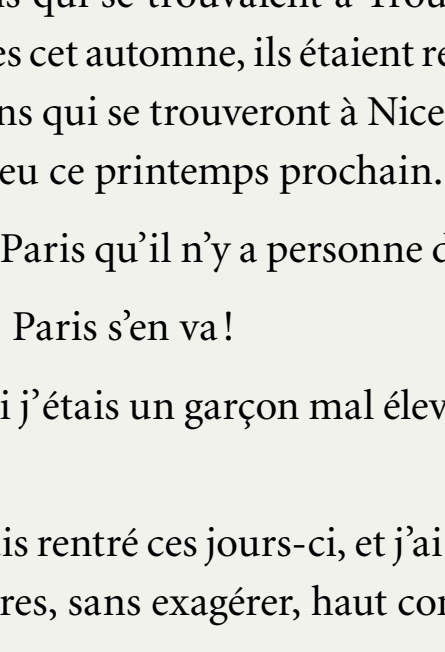
— Mangez cela, c'est de la pomme de terre crue.

L'enfant n'eût pas plus tôt mastiqué une parcelle de ce fruit qu'elle en redemanda.

Y passa la totale goyave.

Et sortant de la maison, le *captain* Cap nous disait, sur le ton d'un vif intérêt scientifique :

— Est-ce curieux, hein, le cas de dépravation de cette petite, qui adore la pomme de terre crue et ne peut sentir la goyave !



UN CLICHÉ D'ARRIÈRE-SAISON

Un typo de mon journal vient de m'annoncer que le cliché « On rentre... On est rentré » n'est pas si écoulé qu'on aurait pu croire et qu'il peut servir encore de ce fois ou deux.

Dieu sait pourtant si on en a abusé de ce Paris qui rentre, qui n'arrête pas de rentrer !

Ça commence aux premiers jours de septembre et ça ne finit jamais.

Quand j'étais un tout petit garçon (oh ! le joli petit garçon que je faisais, gentil, aimable, et combien grand on fond !) et que je lisais les mondantités dans les grosses organes, je me figurais le « Paris qui rentre » d'une drôle de façon !

Des malles à loger des familles entières, des boîtes à chapeaux beaucoup plus incommodes que les galets du littoral, des chefs de gare perdant la tête, et surtout – oh ! surtout – de belles jeunes femmes un peu lasses du trajet, mais si charmantes, une fois reposées, demain.

Rien de vrai, dans tout cela.

Le train qui arrive aujourd'hui à 6 h 20 ressemble étonnamment au train qui est arrivé, voilà trois mois, à 7 h 15, et on le prendrait volontiers pour le train qui arrivera dans six mois à midi moins le quart.

Quant aux gens qui se trouvaient à Trouville cet été, ou dans leurs terres cet automne, ils étaient remplacés à Paris par d'autres gens qui se trouveront à Nice cet hiver, ou au tonnerre de Dieu ce printemps prochain.

C'est surtout à Paris qu'il n'y a personne d'indispensable.

Paris rentre ! ... Paris s'en va !

Et puis quoi ? Si j'étais un garçon mal élevé, je sais bien ce que je dirais.

Moi aussi, je suis rentré ces jours-ci, et j'ai trouvé sur mon bureau des lettres, sans exagérer, haut comme ça.

S'il fallait que je répondisse personnellement, il me faudrait mobiliser toute la réserve et toute la territoriale des secrétaires de France.

Alors, qu'ai-je fait ? Je répondrai, résolu-je, à un seul, tiré au sort.

L'heureux gagnant se trouve être un jeune peintre qui me demande comment s'y prendre, quand il veut travailler, pour éloigner de son atelier les fâcheux, les raseurs, les tapeurs, les fournisseurs et autres amateurs.

Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ! Que cet artiste agisse à mon instar, et il s'en trouvera bien.

Depuis trois ans j'ai fait établir, à l'entrée de mon vestibule, un tourniquet par lequel on doit passer pour pénétrer chez moi.

Un invalide à ma solde exige le versement préalable de la somme d'un franc.

Vous n'avez pas idée, depuis cette inauguration, comme a diminué la cohue visiteuse !

Les raseurs y regardent à deux fois. Payer vingt sous pour embêter le monde n'est pas souvent leur apanage.

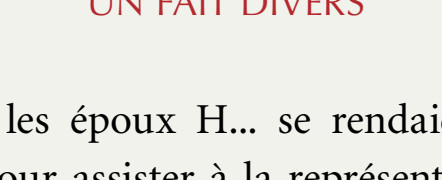
Les tapeurs sont, en large proportion, éliminés. Il n'entre plus que les tapeurs de haut vol (dans les 25 000). Ceux-là, je les laisse parler.

Quant aux créanciers, ils n'hésitent pas. Qu'est-ce que c'est que vingt sous pour un créancier ?

Moi, je les laisse faire.

Ainsi, ce matin même, j'ai réglé à mon bottier une petite note de quatre-vingts francs. Il était venu vingt-cinq fois. Ça fait du trente et quelque pour cent.

Et puis, j'ai envie d'organiser des jours chics à cent sous : le vendredi, par exemple.



UN FAIT DIVERS

Jeudi dernier, les époux H... se rendaient au Théâtre Montmartre pour assister à la représentation du *Vieux Caporal*. Ils avaient laissé leur domicile sous la garde d'un petit chien fort intelligent qui répond au nom de Castor.

Si l'Homme est véritablement le roi de la Création, le Chien peut, sans être taxé d'exagération, en passer pour le baron tout au moins.

Castor, en particulier, est un animal extrêmement remarquable, dont les époux H... ont dit à maintes reprises :

— Castor ? ... Nous ne le donnerions pas pour dix mille francs ! ... quand ce serait le pape qui nous le demanderait !

Bien en a prix aux époux H... de cet attachement.

Ces braves gens n'en étaient pas plus tôt au deuxième acte du *Vieux Caporal*, que des cambrioleurs s'introduisaient dans leur domicile.

Castor, occupé en ce moment à jouer au bouchon dans la cuisine, entendit le bruit, ne reconnut pas celui de ses maîtres (le pas, bien entendu), et se tapit dans un coin, l'oreille tendue.

Une minute plus tard, sa religion était éclairée : nul doute, c'était bien à des cambrioleurs qu'il avait affaire.

À l'astuce du renard, Castor ajoute la prudence du serpent jointe à la fidélité de l'hirondelle. Seule la vaillance du lion fait défaut à ce pauvre animal.

Que faire en cette occurrence ? Une angoisse folle étreignait la gorge de Castor.

Aboier ? Quelle imprudence ! Les malandrins se jetteraient sur lui et l'étrangleraient, tel un poulet.

Se taire ? S'enfuir ? Et le devoir professionnel !

Une lueur, probablement géniale, inonda brusquement le cerveau de Castor.

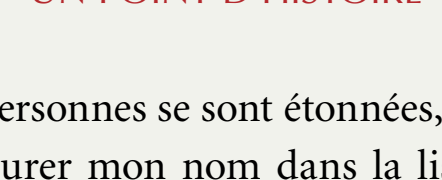
Sortant à pas de loup (ce qui lui est facile ataviquement, le chien descendant du loup), Castor se précipita vers une maison en construction, sise non loin du domicile des époux H... Saisissant dans sa gueule une des lanternes (éclairage Levent, ainsi nommé parce que la moindre brise suffit à son extinction), Castor revint en toute hâte vers le logement de ses maîtres.

La ruse eut tout le succès qu'elle méritait. Les cambrioleurs, apercevant de la lumière dans la pièce voisine, se curent surpris et se sauvèrent par les toits (les cambrioleurs se sauvent toujours par les toits dès qu'ils sont surpris).

Il serait impossible de rendre la joie de Castor à la vue de la réussite de sa supercherie.

Quand ses maîtres rentrèrent, ils le trouvèrent se frottant encore les pattes de satisfaction.

Et il y a des gens qui disent que les bêtes n'ont pas d'âme ! Imbéciles, va !



UN POINT D'HISTOIRE

Beaucoup de personnes se sont étonnées, à juste titre, de ne pas voir figurer mon nom dans la liste du nouveau ministère.

Ne faut-il voir dans cette absence qu'un oubli impardonnable, ou bien si c'est un parti pris formel de m'éloigner des affaires ?

La première hypothèse doit être écartée. Quant à la seconde, la France est là pour juger.

Le lundi 5 décembre 1892, au matin, sur le coup de neuf heures, neuf heures et demie, monsieur Bourgeois sonnait chez moi. Le temps d'enfiler un pantalon, de mettre mon ruban d'officier d'Académie à ma chemise de flanelle, j'étais à lui.

— Monsieur Carnot vous fait demander, me dit-il. J'ai ma voiture en bas. Y êtes-vous ?

— Un bout de toilette et me voilà.

— Inutile, vous êtes très bien comme ça.

— Mais vous n'y songez pas, mon cher Bourgeois...

Monsieur Bourgeois ne me laissa pas achever. D'une main vigoureuse il m'empoigna, me fit prestement descendre les quatre étages de mon rez-de-chaussée de garçon et m'enfourna dans sa berline.

Cinq minutes après nous étions à l'Élysée.

Monsieur Carnot me reçut le plus gracieusement du monde ; sans faire attention à mes pantoufles en peau d'élan, à mon incrémonieux veston, ni à mon balmoral (sorte de coiffure écossaise), le président m'indiqua un siège.

— Quel portefeuille vous conviendrait plus particulièrement ? me demanda-t-il.

Un moment, je songeai aux Beaux-Arts à cause des petites élèves du Conservatoire chez qui le titre de ministre procure une excellente entrée.

Je pensai également aux Finances, à cause de ce que vous pouvez deviner.

Mais le patriotisme parla plus haut chez moi que le libertinage et la cupidité.

— Je sollicite de votre confiance, monsieur le Président, le portefeuille de la Guerre.

— Avez-vous en tête quelques projets de réformes relatifs à cette question ?

— J't'écoute ! répliquai-je peut-être un peu trivialement.

Avec une bonne grâce parfaite, monsieur Carnot m'invita à m'expliquer.

— Voici. Je commence par supprimer l'artillerie...

— !!!!!

— Oui, à cause du tapage vraiment insupportable que font les canons dans les tirs à feu, tapage fort gênant pour les personnes dont la demeure avoisine les polygones !

Monsieur Carnot esquissa un geste dont je ne compris pas bien la signification. Je continuai :

— Quant à la cavalerie, sa disparition immédiate figure aussi dans mon plan de réformes.

— !!!!!

— On éviterait, de la sorte, toutes ces meurtrissures aux fesses et ces chutes de cheval qui sont le déshonneur des armées permanentes !

— Et l'infanterie ?

— L'infanterie ? Ce serait folie et crime que de la conserver ! Avez-vous servi, monsieur le Président, comme fantassin de deuxième classe ?

Pendant quelques instants, monsieur Carnot sembla recueillir ses souvenirs.

— Jamais ! articula-t-il à la fin d'une voix nette.

— Alors, vous ne pouvez pas savoir ce que souffrent les pauvres troubades, en proie aux ampoules, aux plaies des pieds, pendant les marches forcées. Vous ne pouvez pas vous en douter, monsieur le Président, vous ne pouvez pas vous en douter !

— Et le génie ?

— Je n'ai pas de prévention particulière contre cette arme spéciale, mais... laissez-moi vous dire. J'avais, il y a quelques années, une petite bonne amie, gentille comme un cœur, qui se nommait Eugénie, mais que moi, dans l'intimité, j'appelais Génie. Un jour, cette jeune femme me lâcha pour aller retrouver un nommé Caran d'Ache qui, depuis... mais alors... ! je conçus de cet abandon une poignante détresse, et encore à l'heure qu'il est, le seul proféré de ces deux syllabes Gé-nie me rouvre au cœur la cicatrice d'amour...

Je m'arrêtai ; monsieur Carnot essuyait une larme furtive.

— Nous arrivons aux pontonniers, poursuivis-je. Vous qui êtes un homme sérieux, monsieur le Président, je m'étonne que vous ayez conservé jusqu'à maintenant, dans l'armée française, la présence de ces individus dont la seule mission consiste à monter des bateaux !

À ce moment, le premier magistrat de notre République se leva, semblant indiquer que l'entretien avait assez duré.

Pendant tout ce temps, on n'avait rien bu ; j'offris à messieurs Carnot et Bourgeois de venir avec moi prendre un vermouth chez le marchand de vin de la place Beauvau. Ces messieurs n'acceptèrent pas.

Je ne crus pas devoir insister ; je me retirai en saluant poliment.

À l'œil,

de Charles-Alphonse Allais (1854-1905)

est paru, à titre posthume, en 1921.

ISBN : 978-2-89668-030-6

© Vertiges éditeur 2009

— 0031 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org

